

Roule, jeunesse !

« Je ne souhaite à aucun maire ce qui m'est arrivé », ne décolère pas l' élu municipal d'une petite commune du Berry (deux cents et quelques habitants). Ce paisible village, qui ne connaît ordinairement que le pépiement des oiseaux et le son de l'unique cloche de l'église pour rythmer la fuite des jours, s'est vu agresser, trois longues journées durant, par l'invasion foudroyante d'une espèce de nuisibles particulièrement dévastatrice... Invasion de criquets ? Non, adeptes d'un *Technival* ou *Teknival* (contraction de « techno musique » et de « festival » : il faut suivre), ou encore *rave party* (délire ou défonce *in french*), sorte de concentration de jeunes traînes savates venus des quatre coins de France et d'ailleurs, pour se gaver le conduit auditif de décibels. En principe, le Technival est organisé, la rave est spontanée. On se « défonce » comme on peut, avec ce qu'on a. Ils étaient 83 000 ! « Nous venons de battre le record », observe, désespéré, le premier magistrat de la commune (1). Inutile de décrire le boucan et les dégâts qu'ont dû subir trois jours durant, quasiment sans fermer l'œil de la nuit, les braves gens du coin : on le devine ; tandis qu'ils devront réparer les dégradations commises par d'autres, tant sur les cultures que pour nettoyer les détritiques abandonnés par ces déjà jeunes détritiques de l'humanité progressiste. 80 000 jeunes séniles que la société prendra en charge bien avant l'âge, pour ceux qui n'auront pas la force de s'extraire de leur déchéance précoce. On voit d'ici ce que peut-être une journée de *ces teufeurs ou tekos*, le cerveau déjà rongé par les décibels, par la dope, l'alcool, le néant de leur vie et le reste... Certains vont jusqu'à passer des heures, la tête quasiment collée aux baffles surpuissants, à se martyriser les tympans (et ceux du voisinage), avec, on s'en doute, les conséquences physiologiques qui en résulteront pour leur santé. Quelle belle jeunesse fascinée par le vertige du vide ! Le pire est que ce genre de « festival » est non seulement autorisé par les pouvoirs publics, mais encouragé : les terrains sont réquisitionnés par le ministère de l'Intérieur, comme en temps de guerre, au grand dam du maire et des habitants du village mis devant le fait accompli, forcés d'obtempérer et de se le tenir pour dit.

Faut-il vraiment s'en prendre à ces jeunes ?

Tout d'abord une première constatation s'impose : c'est la manifestation de l'incroyable vide spirituel et moral, comme noté plus haut, qui caractérise la jeunesse dite moderne. Du jeune prolo, largué par son milieu social, à l'étudiant bravache dont la fausse décontraction ne fait que masquer l'angoisse latente du conformiste en puissance, obsédé par son plan de carrière, ses crédits et ses futurs droits acquis. Des zombies de la classe des bipèdes éduqués dès le plus jeune âge pour demander, réclamer, sans cesse, d'abord aux parents, puis plus tard à l'État, et tomber dans le piège du consumérisme : ils sont d'autant plus vite dans le bain, qu'au nom des droits de l'homme — qui sont en réalité les droits de l'homme irresponsabilisé (lire correctement la déclaration de l'ONU) —, ils ont tous les droits dès la naissance, à commencer par le droit de satisfaire tous leurs caprices de futurs petit-bourgeois acariâtres et péteux ; le plus terrible, c'est que les parents pour faire « moderne », vont eux-mêmes au-devant des exigences de leurs rejetons, quand ils ne les précèdent pas. Il faut donc qu'ils aient toutes les satisfactions matérielles de la vie, que rien ne manque à leur « bonheur », que rien ne leur soit refusé, sous peine de traumatiser ces chérubins, mâles ou femelles. Certains vont même jusqu'à s'appliquer à eux-mêmes et à leur familles les fameux mots d'ordre soixante-huitard « interdit d'interdire », « jouissons sans entraves », dont ils ont fait une véritable philosophie de la vie. Voilà comment on fabrique les déjections humaines de la nouvelle société moderne.

Que manque-t-il à la jeunesse de l'an 2000 et la suite ? Voyons...

Commençons dès leur naissance assistée. S'il a réussi à passer le hachoir à viande de l'avorteur (c'est son premier obstacle dans la vie), le petit n'est pas arrivé au monde que déjà toutes les fées de la société moderne sont penchées sur son berceau. D'abord, pour commencer, selon un rituel désormais bien établi par les marchands, il va crouler sous une avalanche de

jouets idiots et infantilisants, mentalement retardants, tous plus inutiles les uns que les autres, y compris les jouets prétendument pédagogiques ; les parents vont se saigner pour qu'il ne lui manque pas une tétine (si possible, en oubliant celle de la mère !), pas une layette, pas un vaccin ; le petit, il ne faut pas qu'il manque, qu'il ait moins que les petits du voisin ou que ses camarades d'école... On lui achètera tout ce dont il a besoin, même et surtout le superflu, y compris les âneries dont on va bourrer son cartable ; y compris, plus tard, la moto trafiquée qui vrille les tympanes des passants et leur met les nerfs à vif. Ensuite, l'État interviendra et le prendra en charge dans une atmosphère surprotégée, de la maternelle aux degrés supérieurs de l'Université ; à l'école laïque on lui apprendra à être un bon républicain bien formaté, bien lobotomisé, bien conditionné comme un hareng en caque, parfait pour voter d'instinct dans le bon sens, selon un réflexe pavlovien qui lui aura été inoculé au cours de vingt-cinq à trente années de bourrage de crâne intensif qu'il subira de la maternelle à l'université ; il faut que rien ne puisse venir de sa propre réflexion, de sa propre inspiration, de sa propre initiative, de sa propre responsabilité, de sa propre expérience, de ses propres parents, et surtout pas se remettre en question. Tout doit venir de l'État-providence, de ce monstre bureaucratique engendré par notre sainte République trinitaire qui le câline, coince entre ses généreuses mamelles et ses rondeurs de graisse superflue. Résultat : plus de 75% de jeunes n'ont pour seul idéal un peu relevé de la vie que devenir fonctionnaires. Pour en arriver à ce point de décadence, il fallait bien un million d'enseignants et vingt-cinq siècles de civilisation. Il ne suffit pas que le million de professeurs soit nettement insuffisant, il convient en plus d'organiser des cours de rattrapage pour les cancre qui n'ont pas suivi, ou n'ont pas été bien ébavurés à la sortie de la matrice. Et toute cette débauche de moyens colossaux au service des charmants bambins pour obtenir un sésame appelé « Bac », dont la valeur pédagogique est à peu près aussi symbolique qu'un rouleau de papier hygiénique, celui-ci ayant l'avantage sur le parchemin d'être d'une utilité prioritaire en urgence absolue.

Entre temps, qu'est-ce qu'il leur a manqué aux chérubins ? Rien. Tout a été prévu pour qu'ils s'amuse, qu'ils passent le temps, qu'ils s'occupent à générer du vide existentiel, qu'ils fassent la fête, fête sur fête, qu'ils oublient d'exister, qu'ils oublient qui ils sont, qu'ils ont un pays, une patrie, une famille, qu'ils oublient qu'ils vont avoir une vie à vivre, qu'ils oublient que Dieu existe... peut-être. Ne pas leur laisser une minute de présence à soi. Il faut les occuper, les stupéfier. Les imbiber. Les zombifier. Il manque des piscines ? On en a construit jusqu'à plus soif — si j'ose dire — et des olympiques, s'il vous plaît. Il manque des terrains de sports ? On les a multipliés à l'infini, jusque dans la plus petite commune ravitaillée par les corbeaux. Il manque des salles de sports ? Elles pullulent. Il manque des stades, des gymnases, des courts de tennis, des complexes sportifs ? Il y en a à revendre, toujours plus immenses, toujours plus sophistiqués. Toujours plus chers. La culture ? Après les bibliothèques, qui se suffisaient amplement en matière de (véritable) culture, est venue l'ère des « Maisons de la culture » inventées par le ministre gaulliste cocaïnomanie André Malraux (la drogue très en vogue dans les milieux mondains et artistiques : elle n'était pas encore descendue dans le petit peuple), avec toute l'atmosphère d'agit-prop qu'évoquent ces officines culturelles municipales, sous contrôle idéologique. Puis sont arrivées en renfort les médiathèques : notez le changement de nom et le glissement de sens qu'évoque le mot média, signifiant intermédiaire, donc interface de contrôle, donc emprise sur les esprits ; elles ont surgi de partout, envahi les quartiers et les horizons urbains, avec leurs architectures plus ou moins psychédéliques de pseudo-bâtisseurs manifestement sous narcose hallucinatoire. Les conservatoires de musique, les patinoires municipales, les centres équestres ont été multipliés au même rythme ; auparavant, il y aura eu le cinéma pour combler les soirées creuses où l'on passe son temps à s'ennuyer, à ne pas savoir quoi faire ; la télévision est venue doubler la dose afin d'occuper le consommateur et lui permettre d'étaler sa flemmardise sur la banquette du salon, canette de bière dans une main, pizza refroidie dans l'autre ; à cause d'une cervelle en déroute, précocement sclérosée par une

fréquentation trop assidue de l'école républicaine, il n'a plus les moyens de réfléchir ni d'exercer un jugement sain devant l'événement qui lui est imposé. Et pour cause ! Un grand patron de télé a prévenu : la télévision, cela consiste à vendre du temps de cerveau disponible pour le bonheur des annonceurs ; il n'y a donc plus assez de place disponible dans le cerveau pour ceux qui ont encore la volonté de le faire fonctionner, même à vide, même si ça couine dans les bielles.

Il n'y en a toujours pas assez. On a construit jusque dans le plus petit bled de province où il n'y a même plus de vaches à traire ni de foin à engranger, des salles polyvalentes — ex-salles des fêtes — équipées cuisines et salles de spectacles pour organiser les super concours, les super fêtes de chefs-lieux de canton ; non plus la fête a neuneu de jadis accompagnée de son accordéon musette nostalgique, mais le *sound system* itinérant avec son Dj, ses jeux de lumières stroboscopiques à laser, à faire avorter les vaches à dix lieues à la ronde, enfin celles qui survivent... Bientôt ils vont installer leurs bastringues dans les églises, avec la bénédiction des derniers curés modernistes *new-look*, ensoutanés *grunge fashion*, le nouveau prêt-à-porter du vivre ensemble œcuménique pour mieux se fondre dans le dialogue interreligieux. Dans les grands centres urbains, les auditoriums géants de type Zénith (idée géniale de l'inévitable Djack Lang, champion de la culture socialiste subventionnée) ont fait irruption à point pour satisfaire le besoin grégaire et le désir de défoulement collectif d'une certaine jeunesse frénétique, perpétuellement en transe ; entièrement — je dis bien entièrement — financés par le contribuable ; les jeux du cirque, co-production de l'Empire romain et de l'avachissement socialiste ; rien de plus efficace pour atrophier la matière grise de toute une jeunesse, et conditionner aux réflexes de masse les apprentis bovins de la République. Il y eut jadis le disque vinyle, la cassette magnétique ; maintenant, il y a le multimédia, les jeux vidéo, le téléphone portable qui a pris une telle place, surtout chez les éléments de sexe féminin, qu'on se demande s'il n'agit pas pour les filles comme un cerveau de substitution ou comme le cordon ombilical qu'elles n'ont jamais coupé avec leur mère ; le cerveau a pris la tangente depuis longtemps, mais la connectique a compensé la fuite des neurones en les remplaçant par la logique binaire du oui-non ; *input, ouput* : le langage à la mode chez les Bonobos, symboles de la modernité républicaine (de gauche comme de droite) ; ça ne suffit pas encore : il y a la danse, la musique, le sport, que l'on pourrait décliner à l'infini, même si certaines de ces spécialités apparaissent plutôt sympathiques à dose homéopathiques ; puis les voyages, les loisirs en veux-tu en voilà : innombrables... Il n'y en a encore pas assez, il en faut toujours plus : des boîtes de nuit, des discothèques, des bars d'ambiance, du barouf, de la fumée, de l'alcool, du sexe éventuellement ; il suffit de suivre, le matin à la fraîche, les vomissures autour de ce genre d'établissements, pour apprécier combien notre jeunesse se déjante en contorsions follement arrosées, boostées par ce qu'il faut de stimulations planantes... Qu'est-ce qu'on s'amuse !... Il faut qu'elle s'éclate notre jeunesse. Aller en « Boîte », l'objectif suprême du noctambule adepte des défouloirs du samedi soir... Du bruit, de l'alcool, de la fumée, de la fesse ! À vomir tripes et boyaux. Les exploits de faux durs ; de quoi en mettre plein les mirettes aux « meufs » hystériques, prêtes à consentir au viol sacrificiel...

Non, il ne faut surtout pas qu'ils aient une minute à eux, ces bons petits diables, parce qu'ils pourraient s'ennuyer et tout casser. Ils n'ont plus rien dans le crâne, un vide béant comblé à coups de décibels et de niaiseries « culturelles » qu'ils baladent dans la rue en se déplaçant comme des ectoplasmes, des tampons sonorisés collés aux oreilles, les yeux rivés sur leur radar de poche qui les renseigne, et leur signale en temps réel qu'ils existent et qu'ils sont quelque part ; voir également le boum d'une certaine presse dite *people* qui témoigne de la dégénérescence de l'espèce humaine contemporaine ; à la longue, cela peut devenir dangereux. Là encore, on a multiplié les associations destinées à la jeunesse, des myriades de sinécures associatives subventionnées ; la jeunesse, pour s'en occuper, cela ne demande ni trop d'intelligence, ni trop de sens des responsabilités ; cela convient parfaitement à tout une multitude de

demi-sel ou de marginaux vaguement instrumentés par la camarilla républicaine, cocos ou socialos de préférence, pouvant ainsi, sous la protection d'une municipalité, d'une commune, d'un Conseil général (aujourd'hui, le département), d'un Conseil régional, de l'État, de l'Europe, de Satan, envisager avec sérénité un avenir paisible, quoiqu'un peu chahuté, jusqu'à la retraite. Comme pour les pauvres, il y a plus de gens pour s'occuper des jeunes qu'il y a de jeunes ayant besoin qu'on s'occupe d'eux ; et au besoin, si les jeunes manquent, si les avortoirs envoient des contingents de fœtus trop fournis à l'incinérateur, à la déchetterie municipale ou dans les laboratoires de Satan, on compensera en les faisant venir de l'autre bout de la planète, avec une préférence pour le tiers-monde.

*

Je me souviens d'une époque où nous n'avions pas le centième de ce dont disposent les jeunes d'aujourd'hui pour occuper leurs « loisirs » ; ce qu'on appelait la délinquance juvénile, phénomène urbain importé d'Amérique, comme toutes les saloperies pseudo-culturelles produites par les pays anglo-saxons et déversées à pleins tombereaux sur l'Europe, n'existait pas encore, ou se limitait au phénomène dit des « blousons noirs » qui jouaient crânement aux petits durs dans les bas quartiers ; ils s'identifiaient par leurs « cuirs », leurs Santiags, la banane et les rouflaquettes conquérantes ; un phénomène relativement marginal qui n'a jamais menacé l'ordre civil. Rien à voir avec les terroristes islamiques. La plupart des jeunes de jadis avaient des parents qui trimaient fort ; eux-mêmes, le plus souvent, allaient au turbin dès l'âge de quatorze ou quinze ans, parfois moins ; dans les familles où l'on se respectait encore, ils apportaient leur maigre écot tant qu'ils dépendaient de la maison. Pour occuper leurs loisirs, il n'y avait le plus souvent que les patronages laïques ou paroissiaux ; les mouvements scouts et louveteaux leur inculquaient un certain esprit d'engagement et de responsabilité : il y avait dans ces mouvements populaires plus de jeunes issus des milieux modestes que d'enfants issus de la bonne bourgeoisie. Pour occuper les vacances, les jeunes des villes avaient encore des parents à la campagne qui les accueillait quelques temps en été, ou alors ils partaient en colonies de vacances. Le sport commençait seulement à attirer certains jeunes. C'était tout. Et je n'ai pas souvenir qu'un seul jeune l'ait mal vécu. Nous savions nous débrouiller avec peu, c'est-à-dire avec rien, et nous n'avions pas le sentiment qu'il nous manquait quelque chose, des désirs ou des envies à combler : je crois bien que nous étions des enfants heureux de ce peu, et nous ne le savions pas.

Les études, comme cela a toujours été le cas, étaient réservées aux meilleurs ; jusqu'à ce qu'un de ces bras cassés comme seuls les socialistes savent les produire dans leur incubateur idéologique, au point qu'ils servent de modèle à tous les autres entichés du système républicain, décide de pousser 80% d'une classe d'âge au Bac... Qu'est-ce qu'une classe d'âge ? Les « meilleurs » se distinguaient à partir d'un cursus scolaire général progressif et sélectif orienté vers des activités nécessitant des connaissances de base approfondies ; le diplôme avait donc une réelle valeur professionnelle sélective et n'était pas encore réduit à l'état de simple passe-droit ; ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer des études, s'ils étaient méritants, parvenaient à obtenir des bourses et n'hésitaient pas à financer le complément par des petits boulots annexes, qui leur permettait de se confronter aux réalités de la vraie vie. Les autres commençaient dans le privé au bas de l'échelle sociale et y restaient si cela leur convenait ; s'ils ne pouvaient « s'élever » socialement, ils s'adonnaient aux travaux manuels ; ils trouvaient dans leur travail un certain épanouissement personnel ; mais ils pouvaient aussi, en fonction de leurs qualités intrinsèques, de leur compétence, de leur capacité à se former, à prendre des responsabilités, gravir les échelons. Il fut un temps ou plus de 60 % des patrons créateurs d'entreprises ne possédaient au mieux que leur certificat de fin d'études primaires obtenu à quatorze ans. Certains sont devenus des grands patrons. La fonction publique n'était pas devenue cette monstruosité collectiviste qui a transformé l'État une vaste entreprise d'hébergement social destinée à des populations assistées, refusant de se confronter aux réalités de la vie. Certes, un

certain développement social anarchique hérité de l'ère industrielle et du capitalisme primitif du XIX^e siècle, conséquence directe du décret d'Allarde, de la loi Le Chapelier (lois issues de la Révolution, 1789), mais aussi de l'influence du libéralisme à l'anglo-saxonne, méritait d'être corrigé ; certes les temps n'étaient pas faciles, mais aucun, sauf exceptions, n'avait l'air d'être malheureux ou de porter sur soi, dans son comportement comme dans son accoutrement, les stigmates de la faim ou de la misère ; ils ne portaient pas ces mines avachies d'enfants blasés et frustrés qu'on verra plus tard chez nombre de ces soixante-huitards, ayant l'air de porter sur leurs épaules prématurément fatiguées, et leur dos précocement voûté, toute la misère du monde. Il est vrai que pour se donner de l'allant, certains n'hésiteront pas à user des paradis artificiels pour stimuler une volonté et un courage de vivre qui leur faisaient défaut.

La plupart des jeunes appartenaient jadis à des familles ne possédant rien d'autre que le salaire mensuel du chef de famille (oui, le père !) ; bien souvent ils manquaient de tout, parfois de l'essentiel, mais ils avaient toujours de quoi se nourrir, se vêtir, se loger, parce que la famille élargie existait encore (elle n'était pas éclatée, ni dispersée, ni volatilisée, ni recomposée) ; le niveau de vie n'était pas encore devenu une marotte du nouvel arrivisme social chez les « prolétaires » ; on n'avait pas encore créé le besoin artificiel ni l'envie de consommer, voire de gaspiller jusqu'à la nausée ; le vice bourgeois ne s'était pas transmis dans les classes populaires, encore moins dans les campagnes ; le crédit à l'infini n'avait pas encore fait ses ravages dans les ménages. Les gens se contentaient de peu ; nonobstant le parti communiste qui entretenait les frustrations individuelles, les rancœurs sociales, la jalousie de classe, et les exploitait sans vergogne à des fins politiciennes, ils ne donnaient pas le sentiment de manquer ni d'envier ceux qui avaient plus qu'eux, et cela, même si un certain progrès domestique était encore attendu dans les foyers ; à part la cigarette et hélas l'alcool, la drogue n'avait pas encore contaminé le peuple ; elle était encore réservée à un milieu restreint de la haute bourgeoisie décadente des années 1930, et qui participent aujourd'hui de cette immense population de bobos qui peuple ce boboland désespérant qu'est devenue la France ; le mal de vivre inoculé par la contre-culture bourgeoise anglo-américaine ne les avait pas encore atteints ; ils commenceront à être contaminés à partir de Mai 1968. La jeunesse « moderne » était piégée.

Le mal, en provenance directe des États-Unis va se propager à une vitesse foudroyante ; mais l'Amérique, c'est l'Amérique... la France, comme la plus grande partie de l'Europe, est à ce moment-là sous l'influence totalitaire des partis communistes et des intellectuels de gauche ; le mélange des deux, mélange de libéralisme libertaire progressiste et de mots d'ordre révolutionnaires, sera détonant, voire catastrophique pour notre jeunesse. Le phénomène va se concrétiser par la destruction des structures fondamentales de la société ; d'abord susciter la haine de la famille. Pour montrer qu'on s'affranchit de l'autorité parentale (il est même question de « tuer » le père, symbole patriarcal de l'aliénation bourgeoise), on va porter le *jean* emblématique, les cheveux longs, de préférence sales et gras ; puis on va donner dans les dérives contestataires ou « alternatives », histoire de montrer qu'on est quelqu'un et qu'on a des idées... Profitant de l'idéologie dominante, de la prise de pouvoir des organisations de gauche et de l'ultragauche dans les universités (marxistes, trotskistes, maoïstes, gauche prolétarienne, internationale communiste, mouvements alternatifs, anarchistes, autonomes, etc.), les étudiants, jusqu'aux lycéens, prennent l'habitude de descendre dans la rue, de manifester, de revendiquer au nom de la liberté ! Quelle liberté ? Pauvres chérubins ! Qu'est-ce que la liberté quand on est de gauche et qu'on a vingt ans, si ce n'est de repousser le plus tard possible la prise de responsabilités dans la vie, et de faire durer son existence de traîne-patins universitaire avant d'intégrer une bonne place dans la fonction publique, face à la peur de se confronter au monde réel ? (2). Ou d'imposer ses fantasmes juvéniles à travers le modèle collectiviste de l'État totalitaire pour échapper aux responsabilités susceptibles d'engager sa propre existence ? Et qu'est-ce qu'un État totalitaire, si ce n'est de transformer les masses

populaires en fonctionnaires et assistés sociaux permanents redevables des largesses de l'État ? Et qui payera les largesses de l'État ? Où ira-t-on chercher l'argent des largesses de l'État ? Dans les poches des patrons ? Non, puisqu'ils sont condamnés à terme. Dans celles des ouvriers et des classes moyennes, transformés pour l'occasion en esclaves du système au profit des oligarchies mondialistes. La peur de vivre rend fou et lâche.

On a abruti des générations entières de nos compatriotes à coups de fadaïses idéologiques d'une débilité intellectuelle sidérante ; on leur a fait croire que le bonheur c'est l'État, et la justice c'est l'égalité : c'était décréter leur emprisonnement, leur incarcération mentale dans le système. Sans doute un emprisonnement doré de consommateurs repus de toutes les inutilités superflues qu'on leur faisait ingurgiter ; mais un enfer pour ceux qui rejettent le tout État. Dès lors, ils n'étaient plus « libérés », mais complices du système et devenaient les ennemis, les bourreaux de la liberté. Voilà où les forces progressistes et modernistes réunies conduisent notre jeunesse moderne : vers la dictature universelle, c'est-à-dire vers le totalitarisme collectiviste et l'anéantissement de l'individu. Si certains l'appellent de leur vœu, il est une autre jeunesse fondamentalement plus saine, plus lucide, plus courageuse, qui la refuse d'instinct ; ces jeunes deviennent dès lors les vrais combattants de la liberté ; ils sont ceux qui se battent pour défendre leur identité, leurs racines, les valeurs de la famille, de leur patrie, mais aussi notre religion catholique, ainsi que le travail humain. Autrement dit, la vraie liberté, celle qui trouve son expression dans le respect de l'Ordre naturel.

Dans toute l'histoire de l'humanité, il n'a jamais été question d'autre chose.

1. Le temps est passé depuis la rédaction de cette chronique et je m'aperçois que j'ai mal travaillé : je n'ai noté ni la date (autour de 2005), ni le nom du village ; quelques années plus tard, à la relecture, le chiffre de 83 000 participants m'a paru excessif, 30 000 étant déjà un cas exceptionnel (ne pas confondre les *rave* ou les *free party*, le plus souvent spontanées, avec les grands festivals de rock organisés)... Je n'ai pas retrouvé sur le net le document de référence... Les organisateurs de ces rassemblements multiplient bien souvent le nombre de participants par deux ou trois, même quand ils ont une billetterie ; de plus, sur trois jours, il est difficile d'évaluer les temps de passage de ceux qui ne font que rester quelques heures, et ceux qui restent les trois jours. J'ai décidé de ne pas revenir sur ce passage et de le laisser tel, parce qu'il introduit la suite de la chronique. De plus, vu le nombre et la multiplicité des *rave* sur toute une année en France, au plan national, le chiffre de 83 000 n'a rien d'exagéré ; la plupart du temps, les protestations des riverains et des maires sont récurrentes et de même nature, quel que soit le lieu. Donc, je ne touche rien.

2. En 1965, on dénombrait 310 000 étudiants en France. En 2024/25, on frise les 3 millions. Le nombre a été multiplié par dix en 60 ans. J'ai déjà relevé ces chiffres dans une autre de mes Chroniques de la décadence. Avouez qu'il y a matière à réflexion. Avec tant d'esprits supérieurs sensés déployer les plus hauts degrés de connaissances et être capables d'assumer les plus hauts niveaux de responsabilités, la France devrait être le pays le plus évolué du monde. Comment se fait-il alors qu'elle n'ait jamais été si près de l'Enfer, si proche de l'effondrement, de son engloutissement eschatologique ?
